

Il existe une distinction entre la langue de l'oral, plus permissive dans la plupart des contextes, et la langue de l'écrit, en général plus châtiée, plus conforme au code linguistique. Ces balises que nous fournissent les ouvrages de référence sont importantes et doivent être prises en compte par les personnes qui les consultent. Si en langue parlée, on tolère souvent des phrases incomplètes, des accords non faits, des *que* à la place de *dont*, une absence de *nous* qui s'explique par un emploi systématique du *on* (plus simple à conjuguer), l'omission du *ne* de la négation, l'emploi excessif de verbes *passé-partout* comme *avoir*, *être* ou *faire*, des formulations dont l'approximation est parfois compensée par le non-verbal ou l'intonation, etc., les contextes d'écriture plus soignée, notamment celui de l'épreuve uniforme, ne peuvent cependant admettre de tels usages. C'est là un aspect indissociable de la notion de *>*, qui renvoie à deux réalités au sein d'une communauté linguistique : soit à ce que l'on appelle souvent le *>* (aussi appelé usage standard, courant ou neutre), soit à la classification des emplois de la langue, au code, en quelque sorte, qui décrit les différents registres et qui a pour but de guider les locuteurs dans leur pratique. Et si à l'oral on accepte aussi le recours au registre familier, lorsqu'il est à propos évidemment, l'écrit ne le permet généralement pas, sauf pour relater le discours de personnages, de témoins, ou dans la correspondance privée et même dans les médias (les blogues, par exemple). Les dictionnaires sont là pour rendre compte du *>* des locuteurs d'une communauté linguistique – c'est-à-dire témoigner de ce que ceux-ci perçoivent comme normal ou admissible selon les contextes de discours –, un sentiment que les marques d'usage devraient traduire. Le noyau sert en fait de référence pour reconnaître les emplois familiers, populaires (cette dernière marque tendant toutefois à disparaître des dictionnaires plus récents pour éviter l'association d'une classe sociale à des emplois souvent critiqués), vulgaires, ou, à l'inverse, les emplois soutenus ou littéraires, ou encore, péjoratifs. Dans une production écrite, les mots et la ponctuation sont les seuls outils que nous possédons pour traduire notre pensée – les gestes, l'expression ou l'intonation ne pouvant alors suppléer à une formulation quelque peu imprécise. Ainsi, selon les contextes, *dire* peut se rendre dans une situation d'écriture officielle par *déclarer*, *affirmer*, *pretendre*, *clamer*, etc., et *prendre* par *manier*, *manipuler*, *saisir* ou *attraper*. L'adjectif *petit* peut vouloir dire *mince*, *maigre*, *chétif*, et *très petit* signifier *minuscule*, *microscopique*, *infime* alors que *beau* peut renvoyer à *magnifique*, *merveilleux*, *superbe*, *joli*, *charmant*, etc. À défaut de bien maîtriser les incises, la subordination, la concordance des temps, il est préférable de s'en tenir à des phrases simples, mais bien construites, et à privilégier l'emploi de l'indicatif présent. Ces deux compréhensions de la norme sont liées, puisqu'il est nécessaire de dégager le noyau non marqué (ce bon usage) pour en arriver à marquer les autres usages. Pour s'améliorer dans ce domaine, le dictionnaire (notamment pour ses renvois analogiques) est encore le meilleur conseiller des candidats.